

digente, que l'eau des fontaines, le vin des brocs, la viande de l'étal, le pain aussi, ce pain qu'il trempe de sueur et qui l'accompagne dans ses travaux, recevaient chaque jour d'une main invisible quelque assaisonnement meurtrier.

Ne mêlons pas d'autres torts à cette démence populaire, qui a du moins l'excuse du désespoir et de l'ignorance. Oublions, s'il se peut, que les haines politiques voulurent en faire leur profit, et qu'au moment où la vengeance du peuple se montrait incertaine, des voix se firent entendre pour lui désigner des victimes. Pour lui, le peuple, il s'était mis sur le pas de sa porte; il rôdait soupçonneux et sombre le long des rues, cherchant partout une figure d'empoisonneur, épiait les regards et les mouvemens de ceux qui ne lui paraissaient pas assez sûrs de leur chemin, assez résolus dans leur marche. Malheur alors, malheur à qui conservait l'habitude d'une allure nonchalante, rêveuse, indécise. L'habitant le plus inoffensif de la cité, le flâneur était devenu suspect. Il y avait danger à prendre du tabac, à manger des pastilles, à s'arrêter devant

les enseignes. Le peuple n'a qu'une façon d'exprimer sa colère, et il a des milliers de bras pour la servir. N'allons pas plus loin, ne le suivons pas dans ses recherches, n'assistons pas à sa justice; nous trouverions du sang, des cadavres, et d'horribles mutilations.

Cependant, l'épidémie poursuivait sans pitié sa récolte de morts, et l'on eût dit vraiment qu'il y avait, dans la puissance inconnue qui dirigeait ses coups, quelque chose d'intelligent et de moqueur, tant elle se montrait prompte à renverser toutes les assertions de la science, à démentir toutes ses prédictions, à nous ôter l'une après l'autre toutes nos espérances; tant elle semblait trouver un malin plaisir à ne pas se laisser comprendre. Ainsi, à peine l'avait-on reléguée dans les parties étroites et malsaines de la ville, qu'elle s'établissait aux lieux où l'air trouve le plus d'espace, où les habitations s'étendent le plus à l'aise. On lui livrait la misère; elle s'emparait aussitôt de l'opulence: on lui abandonnait les corps infirmes et décrépits; elle se jetait sur la jeunesse et la beauté. Au moins, prétendait-on que les enfans n'étaient pas de son domaine, et elle trou-

vait, dans ces êtres faibles et rians, de la place pour tous ses ravages. Elle confondait les fortunes, elle accouplait les sexes dans la tombe, et levait encore une dime sur le berceau. Que faire donc avec ce mystérieux, cet insaisissable ennemi qui était partout, et ne se révélait que par des atteintes profondes qu'on ne pouvait éviter ni prévoir; capricieux dans le choix de sa proie, mais d'un si constant caprice qu'on l'eût pris pour une volonté? Des gens simples auraient prié, et peut-être en avait-on bien envie. Car, enfin, la prière occupe. Elle emploie des mots plus honnêtes et plus nobles que ceux de l'hygiène; lorsqu'elle n'élève pas l'âme, elle distrait du moins l'esprit. Elle établit un commerce de pensées avec un pouvoir supérieur; elle fait remonter l'espoir jusqu'à cette source impénétrable des biens et des maux, où, malgré nous, la crainte nous emportait. Mais il manquait à ces vellétés de foi suppliante l'encouragement d'un exemple public, d'une manifestation solennelle, et nul n'osait s'y hasarder. Voyez en effet la belle figure qu'aurait faite le gouvernement d'un grand peuple, allant avec sa royauté, ses cours de justice, son cortège de magistrats, de dignitaires et de

guerriers s'agenouiller pieusement devant les autels, où tous les citoyens font sanctifier leurs mariages, réclament l'eau du baptême pour leurs enfans, et la dernière bénédiction pour leurs pères; unissant toutes ces voix à celle du prêtre pour demander à Dieu qu'il éloigne de nos têtes un fléau qui ne vient pas des hommes, et que l'art humain ne peut conjurer; rappelant ainsi aux malheureux qui souffrent, aux mères qui s'effraient, que, par-delà les ressources de la terre, il leur reste encore un secours! Vous me direz peut-être que vous ne trouvez là rien de ridicule, rien d'illégal, rien qui soit incompatible avec la liberté, la Charte ou le programme. Ni moi non plus, en vérité; et jusqu'ici aucun pays n'avait cru compromettre sa civilisation en agissant ainsi. Mais la nôtre est plus délicate et bien autrement susceptible; elle n'accorde rien aux faiblesses du cœur; elle a peur du qu'en dira-t-on; et tout ce qu'elle pouvait nous offrir de plus utile, de plus consolant, de plus salutaire dans nos terreurs, c'était le conseil charitable de nous tenir toujours le ventre et les pieds chauds.

Toutefois la religion s'est montrée. Voyant

qu'on n'allait pas à elle, elle est venue vers nous. Pour obtenir un meilleur accueil, elle s'est faite infirmière; c'est un emploi qu'elle connaissait déjà. On lui avait laissé des ruines; elle les a offertes; on se serait offensé d'une cérémonie expiatoire; l'expiation s'est faite sans bruit, sans scandale, sans reproche. Des malheureux ont gémi, des pauvres ont été soulagés là où s'était assouvie une colère insensée; le lieu est redevenu saint, et la trace de la violence a disparu. Mais ce n'a pas été sans peine que la religion a pu obtenir sa part de soin et des périls. L'administration est jalouse; elle craignait qu'on ne lui détournât ses malades, qu'on ne lui débauchât ses mourans. Elle s'inquiétait d'une agonie qui n'aurait point passé par ses mains, ou d'une convalescence soustraite à sa police. Les révolutions nous font une belle science! Elles nous apprennent à trouver de la perfidie dans la charité, et des complots dans une aumône.

Et les jours se passaient bien longs, bien tristes; les nuits sans amour et sans sommeil. Le matin on déployait en tremblant les journaux; ce n'était plus pourtant la politique qu'on y

cherchait, les émeutes, les débats de la tribune, les nouvelles télégraphiques, les résultats si lents de la diplomatie; une nouvelle insurrection, s'il en restait une à faire quelque part, n'aurait pas même trouvé de sympathie. Ce qu'on voulait, c'était le chiffre des morts, ce chiffre terrible qui augmentait sans cesse. Et pourtant les journaux mentaient; soyons justes, ils ont menti quelquefois à moins bonne intention. Tels qu'ils étaient, le cœur manquait en les lisant. Qu'aurait-ce donc été si des registres mieux tenus, si un renfort d'employés établi à temps, si des communications plus complètes avaient pu fournir à chaque jour sa triste vérité! Après cela venaient les formules rassurantes, variées avec un remarquable talent. Si la mortalité s'accroissait, c'était bon signe, elle ne durerait pas. Si elle diminuait, c'est que le mal touchait à sa fin. Si elle reprenait des forces, c'était un dernier effort qui allait bientôt l'épuiser; vrai langage de nourrice pour endormir l'enfant qui se lamente. Et tout le monde se payait de cette monnaie; tout le monde, excepté quelques fanfarons de pessimisme, les plus effrayés, je vous jure, que vous ayez pu rencontrer dans ce moment d'effroi, gens

qui, lorsqu'ils sont assez heureux pour tenir un malheur, ne le lâchent pas avant d'en avoir tiré toutes ses conséquences possibles, et vous épouvantent tout exprès pour que vous leur rendiez le service de les contredire. C'était pour ceux-là surtout qu'était faite la liste des morts qui avaient un nom, qui obtenaient l'honneur d'une fosse particulière dans le nécrologe quotidien. Car le moment était bon pour ceux qui seraient fâchés de quitter ce monde sans y laisser quelque bruit. On gagnait de la popularité à mourir. Il n'était personne qui ne voulût avoir connu les défunts de quelque importance, et fournir des détails sur leur constitution, sur le cours de leur maladie, sur le traitement qui n'avait pu les sauver. Il se trouva même des gens fort bien portans qui eurent le plaisir d'assister à leur célébrité posthume, d'apprendre en se levant combien la société les regrettait, et de recevoir à déjeuner les conviés de leurs obsèques.

Mais c'était dans les rues surtout qu'il y avait besoin de précautions pour ne pas se heurter contre une cause d'émotion trop vive. Ce n'est pas que le nombre des allans et venans y man-

quât, que la circulation fût de beaucoup diminuée; les marchands vous diront seulement avec de longues doléances, et en vous montrant d'immenses lacunes dans leurs registres, que tout ce monde répandu par la ville y marchait inquiet, affairé, préoccupé, sans curiosité, sans caprice. Ce qu'il y avait à craindre, c'était la rencontre des cercueils, accident journalier et vulgaire pour lequel nous avons ordinairement peu d'attention, à moins qu'il ne s'y joigne le cortège obligé d'un dignitaire, ou l'escorte guerrière d'un soldat citoyen, mais qui nous frappait alors comme une menace. Les mairies surtout étaient d'un voisinage dangereux; car c'est là que se trouve le vestiaire de la mort: et vous risquiez à chaque instant d'avoir derrière vous un homme noir qui portait sur son épaule la dernière emplette du riche, la dernière aumône du pauvre, un habillement à votre taille. Puis c'était le corbillard qu'on paye, celui dont l'administration est toujours fournie, conduisant avec quelque reste de solennité la dépouille privilégiée d'un contribuable; le char gratuit, qu'on reconnaît de loin à l'air ennuyé du cocher qui n'attend pas de pourboire, et où les morts

entassés, gerbés l'un sur l'autre comme des futaillies, perdus sous leur commune enveloppe de sapin, trompaient quelquefois la douleur fidèle des survivans; enfin ces voitures d'emprunt, ces larges tapissières voilées d'une sombre toile, ces omnibus funéraires, inconnus jusqu'ici de la population, et qui transportaient, vers le logis d'où l'on ne sort plus, leurs mystérieux déménagemens. Parfois aussi vous pouviez voir arriver un groupe d'hommes aux membres robustes, à la poitrine large, au front sillonné par la fatigue, au costume simple et grossier, qui, las d'attendre le chariot municipal, l'ensevelisseur officiel et le deuil authentique, avaient chargé sur leurs bras le corps d'un ami, couvert pour tout ornement funèbre du drap blanc enlevé à sa couche; spectacle touchant en vérité, devant lequel il fallait s'arrêter avec respect, et qui pouvait bien être une contravention; matière de poésie et de procès-verbal.

Malgré toutes ces tristes pensées, ces récits désolans, ces funestes rencontres, rien n'était suspendu dans le mouvement des affaires, et l'on affichait même chaque matin les plaisirs du jour.

Les marchands ouvraient leurs boutiques; les restaurateurs tenaient leurs fourneaux allumés; les cafés se contentaient d'ajouter le tilleul et la menthe à leurs préparations habituelles; les fiacres roulaient; les bourgeois montaient leur garde; les journaux se remplissaient de discussions et de nouvelles; la justice poursuivait son cours; le jury prononçait sur les conspirations et les offenses; la Bourse avait ses mouvemens de hausse et de baisse; la politique, ses espérances et ses mécomptes. L'émeute aussi s'était montrée un instant dans les premiers jours de l'épidémie, comme pour lui faire accueil, Paris semblait n'avoir perdu qu'une seule de ses habitudes, celle du mariage; nul n'était assez sûr de sa vie pour la lier à celle d'un autre. Du reste, toutes les industries allaient leur train comme pour ne pas se désaccoutumer de produire; je crois même, sans pouvoir l'assurer, qu'il sortit un roman de l'atelier.

Mais un courage que l'on doit admirer, ce fut celui des théâtres déjà si languissans, si malheureux, si délaissés, aux jours où l'on avait encore un peu de joie et de loisir. Les

théâtres ouvraient leurs portes tous les soirs ; et là , devant un simulacre de public , plus attentif peut-être à sa digestion qu'aux jeux de la scène , il fallait que de pauvres comédiens , inquiets eux-mêmes de leurs entrailles , ou frappés dans leurs affections , vissent débiter leur rôle , grimacer la gaité ou feindre un autre trouble que celui dont ils étaient émus. Tout cela , pour qu'il ne fût pas dit que l'épouvante était dans la cité , pour fournir des distractions à des gens qui n'en cherchaient pas , pour que l'éclairage des spectacles , brillant la nuit dans les rues désertes , vint détourner les yeux de ces lanternes rouges que le vent balançait à la porte des ambulances. On a donné de l'argent aux directeurs pour les dédommager ; c'est fort bien. Mais il me faut , et je le dis sérieusement , des couronnes civiques pour les acteurs ; dussent-elles être décernées par les hommes qui ont quitté leurs bancs en désordre , à ceux qui sont restés fermes sur leurs planches.

Il en faudra aussi pour les médecins : car l'épidémie n'est pas assez loin de nous pour que nous recommencions à nous moquer de leur science.

Si l'art a été plus faible que le mal , s'il s'est montré incertain , s'il a tâtonné , s'il en est encore au doute après une longue et cruelle expérience , le zèle a été immense , héroïque , admirable. Dans cette lutte généreuse contre un secret meurtrier de la nature , rappelons-nous qu'à côté des victimes il s'est trouvé des martyrs. Les médecins d'ailleurs ont agi avec courtoisie ; ils ont attendu que la maladie se fût apaisée pour proposer leur doctrine , pour mettre au jour leurs débats et leurs modes divers de traitement. Ils ne se sont pas disputés sur le lit du moribond. Là , chacun , suivant ses principes , a travaillé de son mieux , et chaque méthode s'enorgueillit de ceux qu'elle a sauvés. Ne portons donc pas un regard indiscret sur leurs différends , de peur qu'à leur tour , il ne leur prenne envie de dire nos alarmes et nos faiblesses , les imaginations qu'il leur a fallu calmer , les terreurs qu'ils ont prises en pitié , et les santés florissantes qu'ils ont été obligés de guérir.

Or , à présent que nous n'avons plus rien à craindre , que l'épidémie va visiter d'autres lieux , que peut-être , après avoir affligé quelques par-

ties de notre France, elle portera ses ravages dans des contrées qui n'ont pas encore reçu nos mœurs, avouons-le franchement, nous à qui il en coûte si peu pour être sublimes, nous n'avons pas su prendre une noble attitude en présence du choléra. Il est vrai qu'il nous a traités avec une préférence de haine toute particulière. Mais enfin il ne nous a trouvés ni audacieux, ni résignés; ni insoucians, ni soumis. Il semble que quelque chose nous gênait dans la manifestation de ces pensées communes qu'un danger commun fait naître chez les hommes. Nous sommes restés indécis entre la bravade et la prière, renfermés en nous-mêmes, chacun pour soi, n'osant pas nous aventurer à des sentimens qu'un autre caprice aurait pu désavouer. C'est qu'aussi jamais grande désolation n'a plus mal choisi son moment pour tomber sur un peuple. L'union de tous les esprits dans une même croyance, dans une même affection, dans une même idée d'avenir, n'aurait pas été de trop pour faire face à celle qui vient de décimer si cruellement une population désunie, pleine de rancunes et de défiances.

A la fin, moyennant un tribut de vingt mille

morts, nous pouvons nous en croire quittes, respirer quelque temps, et nous dire avec un faible espoir de répit : « Voici encore un fléau de passé : à qui le tour maintenant ? »